

6^e LEÇON

LA VERTU ET LE VICE

Définitions. — La pratique constante du bien, la fidélité au devoir, l'habitude de vivre selon la raison, ou la loi morale, ou la conscience, c'est la *vertu*. Le contraire, c'est le *vice*.

La vertu mène l'homme à sa fin, le vice l'en détourne; la vertu l'ennoblit, le vice le dégrade. L'homme vertueux est dans une disposition conforme à la raison, c'est-à-dire à sa nature; l'homme vicieux est dans une disposition contraire à la raison, c'est-à-dire à sa nature.

Raison, vertu, liberté, force morale, honneur, ces mots expriment des idées similaires. Il en est de même des suivants: passion, vice, esclavage, lâcheté, honte. — Le mot vertu veut dire force; c'est la persévérance, la constance de la force morale, c'est-à-dire de la volonté raisonnable. « Il faut du courage pour être vertueux; on est vicieux, parce qu'on n'a pas la force d'être bon; nous ne sommes méchants que parce que nous sommes lâches. » (FRAYSINOUS.) La lâcheté est le chemin du vice.

Virtus signifie en latin force; *vitium*, manque, défaut. — « La vertu est si difficile, que nous l'avons appelée la vertu, c'est-à-dire la force par excellence. » (LACORDAIRE.)

Remarquons que la vertu n'est pas une qualité innée, ni le vice une inclination ou un défaut naturel. La vertu est toujours le résultat de l'effort et d'un usage énergique de la volonté libre, et le vice, le résultat des égarements et des défaillances de cette même volonté. « Il n'y a point de vertu proprement dite sans victoire sur nous-mêmes, et tout ce qui ne coûte rien ne vaut rien. » (J. DE MAISTRE.)

« Le royaume des cieux souffre violence, et les violents seuls le ravissent. » (Evangile.) Les violents, c'est-à-dire les forts, les constants.

Platon définit la vertu « l'imitation de Dieu », et Malebranche « l'amour de l'ordre ». Ces deux définitions sont équivalentes. Dieu est le principe de tout ordre et de toute harmonie; vouloir et réaliser l'ordre et l'harmonie, c'est imiter Dieu. Malebranche entend un amour de volonté, un principe d'action nous stimulant à rechercher l'ordre et à nous y conformer, et non une simple disposition à aimer l'ordre et à nous y plaire. « La vertu est le règne de l'ordre dans chaque âme, » dit Lacordaire; elle est la conformité acquise et constante à la nature divine; et Malebranche: « Le vice est l'amour désordonné de soi; la vertu est l'amour de l'ordre: voilà toute la morale. »

Conditions et caractères de la vertu. — La première condition de la vertu, comme de tout acte moral, c'est que celui qui agit *sache ce qu'il fait*, qu'il *connaisse* la valeur morale de l'acte et qu'il ait l'intention de réaliser le bien.

« Malheur à la connaissance stérile qui ne se tourne point à aimer, » dit Bossuet. Pour faire le bien et le faire avec la persévérance

qu'implique la vertu, il ne suffit pas de le connaître, il faut *l'aimer*. La seconde condition de la vertu est donc *l'amour*, l'amour vrai, « intellectuel et cordial, » comme l'appelle saint François de Sales, qui est consentement et attachement à ce qui est bon.

Pour que la connaissance et l'amour soient efficaces, il y faut joindre *l'effort volontaire*, et c'est la troisième condition ou le troisième élément de la vertu. Le bien coûte, il est le prix de la lutte contre le plaisir, la passion ou l'intérêt; plus est grand l'effort à faire pour être vainqueur, plus aussi, toutes les autres conditions étant supposées égales, est grande la vertu.

Enfin la vertu, par sa définition même, est une *habitude*; c'est de la force d'âme accumulée, de l'effort capitalisé, qui se manifeste par la tendance et la facilité à faire le bien.

Se maintenir ferme au-dessus des attraits du plaisir, des séductions de la passion, des entraînements des sens, des calculs de l'égoïsme; se conformer volontairement, généreusement et avec persévérance à la loi, par respect et par amour pour la loi; se consacrer résolument et par des efforts toujours renouvelés au devoir ou au bien; ne pas se pardonner les moindres défaillances, réagir contre elles, les réparer et les prévenir; ne pas s'arrêter, tendre toujours au mieux (car dans le chemin de la vertu qui s'arrête, recule); monter, monter toujours vers l'idéal moral, vers la perfection du « Père qui est dans le ciel », voilà l'ordre dans la vie, voilà la vertu, l'habitude de la force morale, de la vaillance du cœur.

Définitions incomplètes de la vertu. — *La vertu est la science du bien.* (PLATON.) — Sans doute qu'ignorer le bien, c'est demeurer incapable de le pratiquer et d'arriver à la vertu; mais il ne suffit pas de connaître le bien pour être vertueux. Souvent on voit le bien, et on fait le mal; tout en reconnaissant ce qui convient, on s'en écarte; tout en comprenant le devoir, on y manque.

La vertu est l'harmonie de l'âme. (PLATON.) — L'harmonie de l'âme, c'est-à-dire la subordination, l'accord, le bon usage de nos facultés, résulte de la vertu, mais n'est pas la vertu elle-même. Indiquer l'effet, ce n'est pas définir.

La vertu est un juste milieu. (ARISTOTE.) — On a, mais à tort, critiqué cette définition que saint Thomas a adoptée et faite sienne. L'idéal de la vertu, a-t-on dit, n'est pas un juste milieu, mais la perfection. En général, la vertu repousse l'idée du milieu: y a-t-il un juste milieu pour la bonté, la magnanimité, la charité, le dévouement, l'héroïsme? Le vrai courage exclut également la témérité fanfaronne et la poltronnerie; il n'a rien ni de l'une ni de l'autre; il n'est pas un milieu entre les deux: ce sont deux vices, et il est une vertu. Les vertus sont les contraires des vices; les vices sont négatifs, les vertus sont positives. La définition d'Aristote semble, en outre, supposer l'idée de calcul, et la vertu est essentiellement désintéressée. Sa devise est: « Fais ce que dois, advienne que pourra. »

Cette critique vient *uniquement* de ce que l'on ne donne pas aux mots *juste milieu* le même sens qu'Aristote et saint Thomas, qu'on les entend dans le sens de borne, de limite, au lieu de les entendre dans le sens de règle, de mesure ou d'ordre.

Remarquons d'abord que cette définition est une excellente règle de sagesse pratique. Il est bon, en effet, de se rappeler constamment que la raison ou la règle doit présider à tous nos actes; que, pour être économe, par exemple, il faut se garder de la prodigalité et de l'avarice; que, pour être persévérant, il faut éviter également, d'une part la mollesse, et de l'autre l'opiniâtreté et l'entêtement.

ment; que, pour être ferme, il faut tenir le milieu entre la faiblesse et la sévérité outrée; que le vrai courage se garde également de la timidité et de la témérité; la patience, de l'impatience et de l'inertie; la prudence, de l'imprudence et de la ruse ou de l'astuce.

Ajoutons ensuite que la définition doit être acceptée, si on l'entend bien, et on l'entend bien lorsqu'on ne fait pas signifier autre chose au mot *milieu* que conformité à la raison, qui est la règle et la mesure des actes. Ainsi comprise elle peut embrasser tout le défini, même les vertus les plus élevées et qui semblent le plus exclure l'idée du milieu.

La vertu est l'obéissance au commandement de la raison. (KANT). — Cette définition ne laisse pas entendre que la vertu est une habitude. De plus, la vertu étant par nature désintéressée, on sait que Kant ne veut pas que le sentiment ou la passion se mêle à l'obéissance : on ne peut, d'après lui, être vertueux si l'on aime son devoir, si l'on a du plaisir à le remplir. C'est le contraire qui est la vérité.

En soi, il est plus parfait, dit saint Thomas, de pratiquer la vertu à la fois par raison et par inclination ou passion; car il est plus parfait d'être attaché au bien par toute sa nature que par une partie seulement; en soi, il est plus mauvais également, et pour la même raison, d'être attaché au mal à la fois par la volonté et la passion que par la volonté seulement. La passion ne diminue le bien ou le mal, le mérite ou le démérite, que si elle prévient la raison et la volonté, que si elle est plutôt subie que recherchée et excitée par la raison et la volonté.

Il y a dans la vertu parfaite la raison, qui voit le bien, et le cœur et la volonté, qui l'aiment et le réalisent. Il y a de plus la grâce de Dieu, qui ne fait jamais défaut à l'homme de bonne volonté. En disant que la vertu est l'habitude du bien, on affirme implicitement que le bien est aimé; car on finit par aimer ce que l'on fait, et l'on ne fait par habitude que ce que l'on aime.

Le désintéressement qu'exige la vertu exclut l'égoïsme, c'est-à-dire une façon de s'aimer basse et étroite, mais implique un amour de soi noble, généreux, uniquement appliqué à la conservation et à l'accroissement de la dignité morale et des biens dont elle est inséparable.

Biens inhérents à la vertu et maux inhérents au vice. —

La vertu nous donne la *paix* : la vertu, c'est l'ordre dans notre nature, et « la paix, dit saint Augustin, c'est la tranquillité de l'ordre ».

Le vice, qui est le désordre dans notre nature, produit le *trouble*, la *tristesse*, tristesse noire que les plaisirs ne peuvent que dissimuler et dont le terme est souvent le désespoir, le suicide, la folie.

La vertu nous donne la *vraie gloire*. « Notre gloire, dit saint Paul, c'est le bon témoignage de notre conscience ¹. » Le vice, c'est l'homme *retourné*, *pervers*, employant à se *dégrader* les forces qui lui ont été données pour se perfectionner, se servant, pour *s'écarter* de sa fin, des facultés qu'il a reçues pour y tendre.

La vertu nous rend *capables d'aimer*. Un des premiers effets du vice, qui est l'égoïsme même, *c'est de tuer le cœur*. Aimer, c'est se dévouer, c'est sortir de soi. La passion, le vice, les sens n'aiment

¹ Saint Paul dit encore : « Que tout homme s'éprouve lui-même, et il aura la gloire en lui, sans la chercher ailleurs. » (Galat., VI, 4.)

pas; ils ne poursuivent un objet que pour le dévorer. L'amour est une force, une dignité, un don; comment le vice, qui est le contraire (*faiblesse, bassesse, manque*), aimerait-il? Que peut-il donner?

La vertu nous donne le sentiment que notre *vie est utile dans l'ordre moral*; le vice produit le sentiment contraire. « Ce qu'il nous faut pour nous sentir utiles, dit le P. Lacordaire, c'est la certitude de travailler à quelque chose d'éternel, et nous l'avons par la vertu ¹. »

La vertu *embellit* l'âme et le corps, parce qu'elle augmente la ressemblance de l'homme avec Dieu; le vice les *enlaidit*, parce qu'il efface cette ressemblance.

La vertu, donnant à l'homme une *ressemblance* de nature et de beauté avec Dieu, les *rapproche* par la *sympathie*, qui naît de cette double ressemblance; le vice, ayant des caractères opposés, produit des effets tout contraires; il *éloigne*, il *sépare* l'homme de Dieu, et quand cet éloignement, quand cette séparation, quand ce malheur est consommé, tout est perdu pour l'homme.

Vertu et routine. — Il ne faut pas confondre la vertu avec la routine, habitude aveugle et toute machinale, qui échappe absolument à la direction de la raison et à l'action de la volonté. (Voir *Psychologie*, 18^e leçon, p. 254.)

La vertu sait ce qu'elle fait et pourquoi elle le fait. La routine n'a pas ou presque pas conscience d'elle-même; elle ne saurait mériter. De plus, elle est un obstacle au progrès, qui est un devoir pour l'homme.

La vertu a pour devise : *Savoir, afin de prévoir et de pourvoir*. La routine va comme elle pousse ou est poussée, sans se rendre compte de ce qu'elle fait ni de ce qu'elle pourrait et devrait faire. C'est un mécanisme qui fonctionne, une roue qui tourne. Ce qu'elle a déjà fait, elle continue à le faire, à peu près comme le balancier de l'horloge, tant que les poids agissent. Il n'y a guère plus de mérite d'un côté que de l'autre. Quant au balancier, il n'a pas à mériter; mais la routine est le fait d'une personne qui a un but moral à atteindre, une mission à remplir, et qui doit le savoir et s'en souvenir. L'animal a l'instinct qui le conduit; l'homme a la raison pour se conduire, et il doit en faire usage.

Remarquons qu'il est des actes sur lesquels la routine n'a pas de prise, qui sont en dehors et au-dessus d'elle et lui échappent complètement; par exemple, le dévouement, le sacrifice, les actions généreuses. « Il n'y a que les mauvaises habitudes qui fassent perdre à l'homme une partie de sa liberté; mais l'habitude du bien est la liberté même. »

Si, par suite de la direction choisie, de l'impulsion et de la force acquises, de la situation faite, l'homme pratique le dévouement, le sacrifice, accomplit les actions les plus généreuses, comme naturellement et par besoin, sans pour ainsi dire y prendre garde, sans même avoir l'air de soupçonner qu'on puisse faire autrement, ce n'est pas de la routine, mais de la très pure vertu, de l'héroïsme. Qui n'a vu de ces âmes-là? Le prix Montyon nous en révèle quelques-unes chaque année; mais combien ne sont connues que de Dieu et d'un petit cercle d'amis!

Il faut aimer la vertu et la pratiquer avec joie. — De ce que l'on définit la vertu : *une habitude de vivre selon la raison*, il ne

¹ « La vertu est la santé de l'âme. Elle fait trouver de la saveur aux moindres feuilles de la vie. » (Joubert.)

faudrait pas conclure que la vertu s'accommode d'une raison sans amour, comme Kant semble l'insinuer. On attribue à Kant le mérite d'avoir mis en relief les notions du devoir et du droit; mais on lui reproche d'avoir donné trop de raideur à la première.

« Il en vient, dit P. Janet, jusqu'à dépouiller le mot touchant de l'Évangile : « Aimez-vous les uns les autres, » de toute flamme intérieure, pour le réduire à des obligations externes, oubliant cette admirable parole de saint Paul : « Quand je donnerais tout mon bien pour être distribué aux pauvres, quand je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien. » Une telle morale aurait pour effet de nous inspirer des scrupules et des remords sur nos bons sentiments, et même elle semble impossible, s'il n'y en a pas de mauvais. »

Le soldat ne doit-il aller au combat que pour obéir à la discipline? Est-ce que l'élan que donne un cœur chaud, est-ce que l'enthousiasme lui est défendu?

La vertu est belle; on doit l'aimer, on doit la pratiquer avec joie, et ne pas avoir l'air de le faire uniquement par ordre. La vertu chagrine n'est pas la vraie vertu, et saint François de Sales nous dit que « les saints tristes sont de tristes saints ». — « Après le péché, nous dit-il encore, rien de pire que la tristesse. » Comme le ver ronge le vêtement, et la pourriture le bois, ainsi la tristesse de l'homme lui ronge le cœur.

La tristesse, la mélancolie, l'hypocondrie, sont des maladies d'inactivité : l'homme s'y affaïsse et y dépérit. Tout ce qui supprime l'activité altère ou supprime la vie. Au contraire, la joie, l'entrain de la vie, sont le signe d'une vitalité qui se déploie dans la santé. Le chagrin est toujours inutile, parce qu'il ne remédie à rien. C'est ce que dit l'Écriture : « La tristesse a tué beaucoup d'hommes, et il n'y a point d'utilité en elle. »

Saint Thomas juge la tristesse avec indulgence. Elle n'est pas mauvaise, dit-il; car l'homme qui n'en sentirait jamais le contre-coup prouverait, ou qu'il est insensible, ce qui est un désordre, ou qu'il n'apprécie pas sainement le mal présent, ce qui est une difformité morale. Contenue dans de justes limites, elle est louable et bonne, selon cette divine parole : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. »

Après la pureté du cœur, rien de plus chrétien que la joie du cœur. « Servez le Seigneur dans la joie, » est-il dit aux Psaumes. — « Un serviteur triste déshonore son maître. » (Écriture.) « La plus expresse marque de la sagesse, c'est une éjouissance (joie tranquille, sérénité) constante. » (MONTAIGNE.)

Degrés de la vertu en général. — Une dans son principe, qui est la force morale, la vertu a des degrés, comme toute habitude.

L'idéal de la vertu, la vertu parfaite consisterait à faire toujours tout le bien possible, à réaliser la parole de l'Évangile : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. » On est plus ou moins vertueux, suivant que l'on se rapproche plus ou moins de cet idéal.

Entre les vertus communes, sans lesquelles on est un malhonnête homme, et les vertus sublimes qui font le héros, l'apôtre, le saint, il y a place pour les vertus qui font l'homme de bien.

« La vertu réfléchie, calme, froide, persévérante, suppose plus de courage, et, pour ainsi dire, un meilleur fond que ces élans et ces entraînements qu'on est accoutumé à tant applaudir. » C'est ce qui a fait dire à Pascal : « Ce que peut la vertu d'un homme ne doit pas se mesurer par ses efforts, mais par son ordinaire, » c'est-à-dire par sa constance.

La nature de l'action, la facilité ou la difficulté du devoir, l'intention, font varier les degrés du bien, comme ceux du mal moral. Il y a généralement, par exemple, moins de mérite à s'abstenir du mal qu'à faire le bien. On ne loue pas un homme de n'être pas débauché, voleur ou assassin¹; mais on le loue d'être bienveillant, généreux, de donner sa fortune ou sa vie pour sauver les autres, pour rester fidèle au devoir. Une action bonne en soi, comme l'aumône, est d'autant meilleure qu'elle est dégagée de tout motif personnel, égoïste, intéressé. En général, on mesure le degré de vertu à l'effort qu'il a fallu faire pour y atteindre. Celui qui est dans la misère, par exemple, a plus de mérite de rester honnête que celui qui est riche. Par contre, il y a plus de démerite pour ce dernier à être malhonnête.

Les deux lois suivantes indiquent, d'une manière précise, la progression du mérite et du démerite : *Le mérite est en raison composée de la difficulté du devoir, de son importance et de la pureté d'intention de celui qui agit.* — *Le démerite, en raison composée de la facilité du devoir, de sa gravité, et de la perversité d'intention de l'agent.*

Ces principes sont la réfutation de la maxime stoïcienne que les fautes sont égales entre elles, comme les devoirs.

TABLEAU ANALYTIQUE

VERTU ET VICE	Conditions et caractères de la vertu.	{	<p>Définitions. — La vertu, c'est la pratique constante du bien, la fidélité au devoir; C'est l'habitude de vivre selon la raison, ou la conscience, ou la loi morale. Le vice, c'est le contraire.</p>
			<p>Les conditions de la vertu sont : 1° La connaissance : on ne peut faire le bien que si on le connaît. 2° L'amour : pour être vertueux, il ne suffit pas de connaître le bien, il faut l'aimer. 3° L'effort volontaire : en général, le bien coûte; il est le fruit de la victoire sur les inclinations, les penchants et les passions. — Observons que la vertu n'est pas innée en nous, pas plus que le vice; on peut être plus ou moins porté à l'un ou à l'autre, mais la vertu et le vice sont des habitudes acquises. — La vertu est forte, généreuse, désintéressée, constante, délicate, circonspecte... Elle tend toujours en haut; son idéal, c'est la perfection.</p>

¹ Il y a cependant un mérite réel à éviter le mal. L'Église loue les saints d'avoir « pu faire le mal et de ne l'avoir pas fait ». (Épître de la messe pour un Confesseur.)

Définitions incomplètes de la vertu.	1 ^o La vertu est la science du bien. (PLATON.) — Cette définition ne tient pas compte de la volonté, nécessaire pour pratiquer le bien.
	2 ^o La vertu est l'harmonie de l'âme. (PLATON.) — L'harmonie est l'effet de la vertu, mais n'est pas la vertu.
	3 ^o La vertu est un juste milieu. (ARISTOTE.) — Définition exacte, si on l'entend bien; incomplète et fautive, entendue dans le sens vulgaire de limite, de borne.
	4 ^o La vertu est l'obéissance aux commandements de la raison. (KANT.) — Oui, si on entend une raison animée par l'amour; non, si on fait abstraction absolue du cœur et de la sensibilité.
Biens inhérents à la vertu; maux inhérents au vice.	— La vertu nous donne la paix : c'est la tranquillité dans l'ordre; le vice produit le trouble, la tristesse, le désordre.
	— La vertu donne la vraie gloire (bon témoignage de la conscience); le vice dégrade, déprave, pervertit l'homme.
	— La vertu rend capable d'aimer, de se dévouer, de faire du bien; le vice ferme le cœur, rend égoïste, lâche.
	— La vertu embellit l'âme et le corps; le vice enlaidit l'un et l'autre.
VERTU ET VICE (Suite.)	— La vertu rapproche de Dieu par sympathie et ressemblance; le vice éloigne de Dieu, et efface la ressemblance primitive de la créature au Créateur.
	Vertu et routine. — Il ne faut pas confondre la vertu, habitude de faire le bien, qui implique la liberté, avec la routine, habitude aveugle et toute machinale, qui échappe à la direction de la raison et à l'impulsion de la volonté.
	Il faut aimer la vertu et la pratiquer avec joie. — Kant a eu tort d'attacher à la vertu ou au devoir une idée de contrainte, de raideur, d'austérité, qui lui enlève tout ce qu'il a d'aimable.
	La vertu est belle : il faut l'aimer, la pratiquer avec joie. — Se souvenir que la vertu chagrine n'est pas la vraie vertu, que « les saints tristes sont de tristes saints ». (S. FRANÇOIS DE SALES.)
Degrés de la vertu.	— Une dans son principe, qui est la force morale, la vertu a des degrés comme toute habitude.
	Il y a les vertus communes, qui font l'honnête homme; Au-dessus, celles qui font l'homme de bien; Au-dessus encore, les vertus sublimes, qui font le héros, l'apôtre, le saint.
	En général, on mesure le degré de vertu à l'effort qu'il a fallu faire pour l'atteindre; d'où les deux formules suivantes : Le mérite est en raison de la difficulté du devoir, de son importance et de la pureté d'intention.
	— Le dé mérite est en raison composée de la facilité du devoir, de sa gravité et de la malice de l'agent. L'idéal de la vertu, c'est la maxime évangélique : « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. »

7^e LEÇON

LES PASSIONS

On a vu en *Psychologie* (5^e leçon) quels sont les deux sens du mot passion, quelle est l'origine et quelle est la division des passions. Ces données psychologiques vont être complétées ici par quelques considérations morales où le mot « passion » sera pris dans le sens d'inclination violente et désordonnée.

Passion, vice. — Le vice naît des passions. C'est le dernier terme de l'égoïsme, qui a deux noms : *sensualité* et *orgueil*; c'est le triomphe des forces aveugles sur la personnalité libre, comme la vertu est le triomphe de la raison et de la liberté sur ces mêmes forces. Dans le vice, l'homme est vaincu, défait, asservi; dans la vertu, l'homme est vainqueur, il commande, il règne.

Que celui qui veut être libre, dit Cicéron, réprime d'abord ses passions, qu'il réprime d'abord la volupté, retienne la colère, mette un frein à son avarice, ferme les autres plaies de son âme, et qu'il ne commence à commander aux autres que lorsqu'il aura cessé lui-même d'obéir à ses abominables maîtres, la turpitude et l'opprobre; car il n'y a que le sage qui soit libre... La servitude, c'est l'obéissance d'une âme vile et abjecte, et, par conséquent, tous ceux qui se laissent conduire par leurs passions, tous les méchants, en un mot, sont des esclaves. « Le plaisir d'être maître de soi-même et de ses passions doit être balancé avec celui de les contenir, et il emportera le dessus, si nous savons comprendre ce que c'est que la liberté. » (BOSSUET.)

Hypocrisie des passions. — « Toutes les passions sont menteuses : elles se déguisent autant qu'elles peuvent aux yeux des autres; elles se cachent à elles-mêmes; il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec une vertu, et qui ne s'en aide. » (LA BRUYÈRE.)

La peur prend le nom de prudence; l'avarice, celui d'économie et de prévoyance; la prodigalité, celui de générosité; l'orgueil, celui de dignité personnelle; la colère, celui de sainte indignation; la violence, celui de force; l'entêtement, celui de caractère; l'afféterie, celui de politesse; la paresse, celui de repos; l'envie, celui d'impartialité, de justice, d'amour de la vérité; l'intolérance, le fanatisme, celui de zèle du bien. Le pédant se dit lettré; le trivial, simple; l'homme froid, raisonnable.

« Les vieilles gens, dit Saint-Evremond, s'attachent à leur humeur comme à la vertu et se plaisent en leurs défauts par la fausse ressemblance qu'ils ont à des qualités louables. En effet, à mesure qu'ils se rendent plus difficiles, ils pensent devenir plus délicats. Ils prennent de l'aversion pour les plaisirs, croyant s'annuler justement contre les vices. Le sérieux leur paraît du jugement; le flegme, de la sagesse, et de là vient cette autorité importune qu'ils se donnent de censurer tout, le chagrin leur tenant lieu d'indignation contre le mal, et la gravité de suffisance. »

D'ordinaire, on pardonne volontiers aux autres les défauts où l'on tombe soi-

même; on leur trouve même des grâces, et l'on fait peu de difficultés de les tourner en vertus. De celui qui boit beaucoup, un ivrogne dira : C'est un homme solide, une forte tête, une belle constitution. Ainsi, l'on en vient à s'attribuer des vertus d'emprunt, à accoler des mots qui jurent de se voir ensemble : aimable libertin, beau joueur, fine lame, etc.

Moyens de se préserver des passions et de les combattre.

— La *vigilance*, la *garde des sens*, la *fuite du mal*, sous quelque forme qu'il se présente; le *travail*, qui est un des plus sûrs gardiens de la vertu; l'*examen de conscience* journalier; la *Crainte de Dieu*, qui est le commencement de la sagesse, le fondement de la vie humaine; la *piété*, « qui est le tout de l'homme, » « qui est utile à tout, et qui a pour elle les promesses de la vie présente et celles de la vie future¹ : » voilà quelques-uns des moyens de cultiver et de fortifier son âme, de la préserver du joug des passions ou de l'y soustraire.

Il faut éviter le péril par instinct de conservation morale. Cet instinct, analogue à l'instinct de conservation physique, n'est autre chose que la crainte de Dieu, dont Joubert a dit « qu'elle est aussi nécessaire pour nous maintenir dans le bien que la crainte de la mort pour nous retenir dans la vie ». La résistance au mal ne suffit pas. Le meilleur moyen de l'éviter, de s'en préserver, de s'en guérir, c'est de faire le bien. Il n'y a que le bien qui soit assez fort pour repousser ou détruire le mal. « Ne vous laissez pas vaincre par le mal, dit saint Paul, mais triomphez du mal par le bien. » Lacordaire donne une belle application pratique de cette parole : « En fait de stratégie, dit-il, celui qui se défend sans attaquer perd la moitié de ses forces. La volonté doit donc, quand la passion lui demande un acte d'avarice, répondre par un acte de munificence; quand elle demande une satisfaction d'orgueil, lui opposer une leçon de modestie. »

Un ami de Lacordaire, Montalembert, avait un principe très élevé pour surmonter le dégoût qu'inspire le devoir à certaines heures : « Quand il y a, disait-il, deux lignes de conduite à suivre, appuyées sur des raisons également fortes, je cherche toujours à me décider pour ce qui me coûte le plus; je suis sûr ainsi de n'avoir pas sacrifié à mon égoïsme. » (*Lettre à son ami Lenarcis*, juin 1830.)

Il faut se rappeler que les passions mauvaises ne sont pas, comme on l'a dit, l'expression des lois de la nature; non moins funestes dans l'ordre physique que dans l'ordre moral, elles tuent le corps et l'âme². Leurs désastreux effets, constatés par la médecine, l'histoire, l'économie politique, aussi bien que par la morale, rendent très frappante la comparaison que l'on a faite entre elles et le feu : comme lui, les passions n'abandonnent leur proie qu'après l'avoir dévorée.

« La passion a son histoire, comme la maladie : elle a son cours régulier, ses crises, une terminaison. L'imitation de Jésus-Christ résume admirablement, en quelques traits, l'histoire d'une passion : « Au commencement, une simple pensée se présente à l'esprit; après, vient une forte imagination, puis la délectation, le mauvais mouvement, et enfin le consentement. Ainsi, peu à peu, le malin esprit entre dans l'âme. » (P. JANET.)

¹ « Pour enseigner la vertu, dont il est tant parlé dans Platon, il n'y a qu'un moyen, c'est d'enseigner la piété. » (Joubert.) — « Outre les sacrements, qui purifient l'âme en même temps qu'ils diminuent les souffrances du corps, la religion prescrit l'usage journalier de la prière, comme un rempart puissant contre les attaques journalières des passions. Il n'est pas, en effet, de moyen plus propre à dissiper ces dangereux ennemis de notre repos que cette fréquente communication de l'homme avec son Créateur. » (D' ESCURET.)

² « Si vous tenez à la santé, soyez bon; si vous voulez être bon, soyez sage; si vous tenez à la sagesse, soyez pur et soyez pieux. » (BLACKIE, *Éducation de soi-même*.)

Il est en notre pouvoir de veiller sur nous, d'empêcher les passions de naître et de les détruire, si elles sont nées. Bossuet indique ainsi les moyens préventifs : « Où les sages réflexions sont d'un grand effet, dit-il, c'est à prévenir les passions. Il faut donc nourrir son esprit de considérations sensées et lui donner de bonne heure des attachements honnêtes, afin que les objets des passions trouvent la place déjà prise. »

Il n'y a pas à raisonner avec elles : les passions ne raisonnent pas; elles sont violentes, aveugles, intraitables; leur caractère propre est de n'admettre aucune loi, de troubler, de déconcerter la raison et d'étouffer la conscience. « Il n'est plus temps, dit encore Bossuet, d'opposer des raisons à une passion déjà émue; car, en raisonnant sur la passion, même pour l'attaquer, on en imprime plus fortement les traces. Il faut calmer la passion par une espèce de diversion et se jeter, pour ainsi dire, à côté, plutôt que de combattre de front. »

Ville qui parle est à moitié rendue, dit le proverbe. — « C'est risquer beaucoup que de donner audience à la passion, même assouvie, même vaincue, » dit L. Veillot. — « Vous ne convaincrez jamais ni la chair ni l'orgueil : l'homme ne convainc pas l'animal; il le châtie et le dompte. Entre vos sens périssables et votre âme immortelle, il n'y a point de langage; il y a l'ascendant de l'homme sur la bête, la supériorité de l'esprit sur la matière. Fortifiez votre esprit par la prière, puis ordonnez, ne raisonnez pas. Il est dit au livre de l'Imitation : « Soyez pur un seul jour, le soir même vous verrez Dieu. » (Id.)

« Dans leur premier degré, les passions demandent; au second, elles exigent; au troisième, elles contraignent. » (DESCURET.) La morale consiste à maintenir la raison au-dessus des inclinations et des passions. « Les trois termes du mystère de la vie, dit Lacordaire, sont le but, qui est la félicité et la perfection en Dieu; l'obstacle, qui sont les passions; la vertu, qui est le moyen de les surmonter, et en même temps la récompense de l'empire que l'on a pris sur elles. »

TABLEAU ANALYTIQUE

(Voir 5^e leçon de *Psychologie*, la définition, l'origine, la division des passions.)

Passion, vice. — Le vice naît des passions. C'est le triomphe des forces aveugles sur la personnalité libre, comme la vertu est le triomphe de la raison et de la liberté sur ces mêmes forces.

Hypocrisie des passions. — « Toutes les passions sont menteuses; elles se déguisent autant qu'elles peuvent aux yeux des autres; elles se cachent à elles-mêmes : il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec une vertu et qui ne s'en aide. » (LA BRUYÈRE.)

Exemple : la peur prend le nom de prudence; l'afféterie, celui de politesse, etc. D'ordinaire, on pardonne volontiers aux autres les défauts où l'on tombe soi-même; on finit par les ériger en vertus.

Moyens de se préserver des passions et de les combattre. — Les principaux moyens de se préserver des passions sont :

La *garde des sens* et la *vigilance*; la *fuite du mal*; le *travail*; l'*examen de conscience* journalier; la *crainte de Dieu*; la *piété*; le *dévouement* et le *sacrifice*.

Remarque. — On regarde généralement les passions comme mauvaises en elles-mêmes; on a vu en *Psychologie* (5^e leçon) ce qu'il faut penser de cette opinion. — Ce qui est mauvais, c'est l'abus, la déviation; alors, non seulement elles ne sont point naturelles, mais elles ruinent la nature. Leurs désastreux effets sont constatés par la médecine, l'économie politique, l'histoire, aussi bien que par la morale.

— Souvenons-nous qu'il est en notre pouvoir de veiller sur nous, d'empêcher les passions de naître ou de dévier, et de les détruire, si elles sont nées; on a indiqué plus haut les moyens. Une précaution indispensable, c'est de ne pas raisonner avec elles : elles sont violentes, aveugles, intraitables; elles déconcertent la raison et étouffent la conscience.